

MARC RAPHAËL GUEDJ

Fondation Racines et Sources di Ginevra

Je voudrais partir du conflit israélo-palestinien comme point d'accroche à cette réflexion et à ce dialogue. Je dis souvent qu'il n'a pas manqué de plans de paix pour essayer de résoudre ce conflit. D'innombrables plans de paix, plus imaginatifs et créatifs les uns que les autres, et pourtant nous sommes toujours loin de la paix. Nous sommes toujours loin de la paix parce que, me semble-t-il, malgré l'imagination de ces plans, il n'y a pas eu de peuples pour accompagner ces plans. Il n'y a pas eu de peuples parce que les identités réciproques de ces peuples sont fermées, monolithiques, violentes et destructrices. Et c'est là où je pense que la dimension spirituelle est importante, et elle est fondamentale. Les hommes spirituels – je pense particulièrement aux hommes spirituels tels que les imams, les rabbins et le monde chrétien qui se trouve dans cette région du monde – ont la possibilité ou de féconder par leurs discours des identités fermées, monolithiques et violentes – voire meurtrières comme le disait mon ami Amin Maalouf – ou au contraire d'ouvrir ces identités. Et je crois que la réflexion sur l'identité est absolument vitale pour l'avenir de cette région du monde.

Un des grands maîtres de la pensée juive contemporaine, le Rav Kook, disait la chose suivante : « L'humanité, les civilisations sont partagées en trois grands courants qui sont le peuple – c'est-à-dire la nation –, le sacré (la religion) et l'humanité – c'est-à-dire l'universel. Et ces trois grands courants, dans toutes les régions du monde, dans tous les pays du monde, s'affrontent très souvent. » Il parlait bien entendu au peuple juif, et je vais garder l'originalité de son discours. Il disait : « Certains d'entre vous pensent qu'être juif c'est révéler, respecter la dimension sacrée, la Torah. C'est vrai. D'autres pensent qu'être juif respecter, révéler la dimension du

---

<sup>1</sup> Testo trascritto dall'originale, non rivisto dall'autore.

peuple, puisqu'être juif c'est être un peuple, c'est pas simplement une religion. Et c'est vrai. D'autres diront qu'être juif c'est avoir une certaine vision de l'universel, un partage avec l'universel humain, un pont entre les civilisations. Et c'est aussi vrai. Et pourtant, ces trois grands courants se battent les uns contre les autres. » C'est-à-dire qu'en fin de compte le Rav Kook disait qu'il fallait d'abord accepter chaque courant, et que chaque courant, que chaque notion critique l'autre, et ensuite, dans un troisième temps, faire l'harmonie entre ces trois grands courants. Si je ne me définis que comme peuple – juif ou pas juif –, alors je risque de sombrer dans un nationalisme violent. Il faut donc que la dimension universelle puisse critiquer la dimension nationale pour la limiter, pour la structurer, voire pour la juguler. Mais si je ne suis que dans la dimension universelle – je dis souvent qu'il n'y a pas plus universel qu'un gratte-ciel à Tokyo, à Tel-Aviv ou à New York – on est dans le monolithique. Mais ce n'est pas simplement le problème du monolithique, et là on touche au problème de la Méditerranée. Les civilisations européennes qui sont venues apporter leur vision universelle chez certains peuples de la Méditerranée, au Maghreb, au Machrek, c'est au nom d'une vision universelle qu'elles ont été impérialistes. J'avais un maître qui disait : « Vous savez, à la tour de Babel, l'humanité a voulu parler une seule langue, une langue monolithique, la langue de l'universel monolithique, idéologique et violent – parce qu'il y a aussi un universel violent. Alors Dieu a dit: «cet universel n'est pas intéressant, c'est dangereux». Alors Il les a séparés par plusieurs langues. Et depuis, l'humanité est en exil de l'universel perdu. Mais à chaque fois qu'on a essayé de reconstruire cet universel perdu, on a fait de l'impérialisme. » D'où ce lien très profond et très dangereux entre une vision universaliste et une vision impérialiste. Et remarquez, après chaque rêve universel on a sombré dans l'impérialisme : après la Révolution française il y a eu l'impérialisme napoléonien, après la Révolution russe l'impérialisme russe. Et est-ce que les grandes religions du monde n'ont pas tenté de sombrer elles aussi dans l'impérialisme, de vouloir convertir le monde – hors de mon Eglise, point de salut ? On est donc entre deux tentations aussi terribles l'une que l'autre : la tentation du nationalisme violent, et la tentation de l'universel impérialiste et violent. Peut-être que la dimension sacrée est là pour nous purifier de ces tentations. C'est-à-dire que si je relis l'identité nationale à l'universel en l'expurgeant de sa violence, alors on sort de la violence et nationaliste et impérialiste, parce qu'on respecte les identités nationales.

Alors, c'est quoi l'universel, si ce n'est pas une idée pour le monde entier, qui va conquérir le monde entier ? Peut-être que l'universel doit être quelque chose de beaucoup plus modeste. Peut-être que l'universel est tout simplement ce que j'appelle «la conjonction de coordination entre les valeurs, les civilisations et les sensibilités». J'ai une amie qui se plaignait; elle me disait un jour: «J'étais une femme jeune et belle. Aujourd'hui il ne reste que le "et"». Je lui ai dit: «Mais le "et" c'est très profond, le "et" est ce qui fait la paix entre les civilisations. S'il te reste le "et", alors tu peux le transmettre à l'humanité». Peut-être que c'est cela, justement, cette dimension universelle qui est, en fin de compte, faire la paix entre les sensibilités et les valeurs. Et je voudrais transmettre un message qui est profondément juif à mon sens. Le judaïsme n'est pas simplement une religion, c'est un peuple; ce n'est pas seulement un peuple et une religion, c'est aussi une civilisation et une sagesse. Et je voudrais vous transmettre un élément qui me semble fondamental de la sagesse juive. Je dis toujours que le judaïsme n'est pas venu apporter une valeur au monde, que cette valeur s'appelle charité ou amour d'un côté, ou justice de l'autre, car les valeurs en fin de compte se contredisent : si je ne suis que charitable, je ne suis pas juste, parce que je vais épargner le criminel des griffes de la justice au nom de la charité ; mais si je ne suis que juste, je ne suis pas charitable parce que je vais appliquer une justice cruelle. Or, notre but à nous c'est de faire l'harmonie entre des valeurs contradictoires. C'est ce qu'on appelle dans la kabbale tiferèt, la splendeur de la vérité – et vous savez que le Pape Jean-Paul II a écrit un livre qui s'appelle Splendeur de la vérité. En fin de compte, cette splendeur de la vérité c'est faire l'harmonie entre des valeurs apparemment contradictoires; c'est le «et», c'est la conjonction de coordination. Et peut-être que notre rôle à nous – sortir de la violence de l'identité nationale, sortir de la violence impérialiste de l'universel – est là. Le sacré est peut-être là pour faire le lien entre les deux.

Je reviens à la question du départ. Nous rabbins, nous imams, nous prêtres, nous avons deux possibilités: ou utiliser le sacré pour sacraliser la nation et la rendre encore plus violente, ou au contraire utiliser le sacré pour faire le lien entre la nation et l'universel, et expurger la nation et l'universel de leur violence. Ce matin quelqu'un a parlé des «identités ouvertes»: nous devons être justement ces enseignants des «identités ouvertes». Vous savez que l'identité est quelque chose de complexe. Je pourrais dire tout simplement: «Je suis juif», mais c'est beaucoup plus compliqué que cela.

Je suis né en Algérie, pays arabe: à l'époque où je suis né, la culture qui m'entourait était à la fois arabo-musulmane et française, et j'ai été nourri à ces deux cultures. Ensuite j'ai été en France, où j'ai approfondi ma culture française. Ensuite je suis allé en Israël pour étudier et devenir rabbin, et où je me suis confronté à la réalité israélienne dans toutes ses composantes. Ensuite je suis venu en Suisse, etc. Et j'aime le jazz, la musique classique, la littérature, la kabbale, la mystique, le hassidisme, le soufisme, plein de choses. On ne peut pas dire que je suis tout simplement juif, ou musulman. Et lorsque quelqu'un vient se définir comme juif ou comme musulman, c'est qu'il est en conflit ; quand il simplifie son identité, quand il la rend monolithique, c'est pour s'opposer à une autre identité. Quand je vois la complexité de l'identité, elle est le reflet de l'universel. L'identité, qui est en vérité un réseau d'appartenance, devient elle-même le reflet de l'universel, qui est cette conjonction de coordination.

Est-ce à dire que l'on doit perdre nos racines, qu'il faut être simplement un réseau d'appartenances? Non. Je dis toujours que plus mes racines spirituelles sont profondes, plus je ressens la fraternité avec mon frère chrétien ou musulman, ou bouddhiste ou hindouiste. C'est dans la mesure où je vis profondément ma spiritualité que je suis en fraternité avec celui qui vit profondément sa spiritualité, même s'il y a des nuances qui nous séparent. Il faut rester chacun dans sa maison mais crever le toit pour se rencontrer dans les cimes. Et je crois que c'est la meilleure réponse à l'intégrisme. Je suis ancien Grand Rabbin de Genève, où je dirige une fondation qui s'appelle Racines & Sources, qui s'occupe de dialogue interreligieux et qui s'occupe aussi de partager la sagesse juive avec les autres, juifs et non-juifs. Pas pour convertir les autres: comme dit le Dalaï Lama, «je ne veux pas que vous soyez bouddhistes mais partageons nos sagesse». Je dis comme lui: je ne veux pas que vous soyez juifs, mais partageons nos sagesse. Dans le cadre de ce dialogue interreligieux, nous avons des groupes de recherche interreligieux avec des prêtres, des imams, des rabbins, des théologiens protestants, catholiques, etc. Une fois, j'ai décidé d'inviter un imam très intégriste. Je me suis dit: si on ne discute pas avec les intégristes, on n'avancera jamais. Je lui ai dit: «Tu vas venir nous parler de ta vision du dialogue interreligieux». Bien entendu, au début, il a essayé de nous convertir, ce qui est normal. Un pasteur protestant qui était dans la salle a dit: «Il faut apprendre la tolérance, la relativité», et lui a répondu: «J'ai le droit d'avoir des convictions et de les transmettre». Et le pasteur disait: «Mais

non, tu ne dois pas essayer de convertir, tu dois au contraire respecter la diversité». L'imam entend le pasteur et dit: «Monsieur le pasteur, je comprends pourquoi vos églises sont vides. C'est parce que vous êtes tellement relativistes que vous ne transmettez rien. En fin de compte, nous avons des convictions fortes, et au nom de ces convictions fortes nous accrochons la jeunesse, parce qu'elle a besoin de convictions fortes.» Il a dit une phrase que je trouve géniale: «Nous sommes le couteau qui coupe dans le beurre de l'Occident». Et je trouve ça génial, parce que c'est vrai, mais il a eu le courage de le dire. Quelle réponse apporter à cela? Et je ne suis pas en train de ne parler que de l'islam, je parle de tous les intégrismes; l'exemple qui a été donné, je l'ai vécu avec un imam, mais cela aurait pu être un rabbin ou un prêtre. Quelle réponse devons-nous apporter à cela? La tolérance, ça ne marche pas, parce que les jeunes ont besoin de références fortes ; ça marche pour celui qui est déjà tolérant, mais pour celui qui ne l'est pas ça ne marche pas. Avec la tolérance on ne convertit que des tolérants. Je crois personnellement qu'il est fondamental d'enseigner les racines spirituelles de nos religions à nos élèves. Quand je transmets ma sagesse et mes racines spirituelles, on se rencontre les uns les autres et on sort de l'intégrisme. Parce qu'il y a une chose qui est claire: tous les intégristes que j'ai rencontrés, qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans, sont toujours des êtres superficiels qui ont des convictions contreplaquées sur un être qui est en fin de compte un mollusque. L'être est un mollusque, et il a des convictions superficielles plaquées. Or, à partir du moment où j'approfondis mes racines, alors je m'ouvre pleinement à l'autre.

Je voudrais conclure. On a parlé beaucoup de dialogue interreligieux, de dialogue ; mais on a aussi dit que les dogmes ne dialoguent pas, chacun garde ses dogmes pour soi. Je propose que nous situions le dialogue au niveau de nos sagesse respectives. Je dirais: gardons nos religions, chacun pour soi, et partageons nos sagesse et nos spiritualités. Là se pose la question: comment transmettre à nos enfants sans les endoctriner? Comment leur faire découvrir leurs racines spirituelles et leur sagesse sans en faire des êtres intégristes? Je crois qu'il y a là un lieu important de recherche, dans chaque religion: savoir comment dire Dieu à nos enfants sans les rendre violents, comment dire la sacralité d'une terre sans les rendre violents, comment leur parler de messianisme sans les rendre violents. Je crois qu'il y a ici un champ de recherche extraordinaire, des lieux de recherche et de pédagogie qu'on pourrait développer en Méditerranée et qui seraient ces

lieux d'une pédagogie nouvelle du religieux non extrémiste. Bien entendu, nous n'aurons pas le temps de réfléchir à toutes ces facettes-là, mais je voulais tout simplement vous rendre sensibles à cela: sans une redéfinition de l'identité, nous n'y arriverons pas. Et je crois que là, les maîtres spirituels ont une place très importante. Je reviens au conflit israélo-palestinien, duquel j'étais parti. Ce ne sont pas les rabbins et les imams qui feront la paix entre eux. Bien que nous ayons, avec la Fondation Hommes de Parole, co-organisé à Bruxelles le premier congrès rabbins-imams, ce n'est pas nous qui allons faire la paix. Mais nous avons peut-être la possibilité de lever l'obstacle identitaire pour que les politiques puissent faire leur travail. Mais tant que les religieux n'ont pas fait leur travail, c'est-à-dire de construire des identités ouvertes et donc de lever cet obstacle identitaire, les politiques ne pourront rien. Il y a ici une immense responsabilité. Quelqu'un disait qu'il nous manque des politiques visionnaires; je crois aussi qu'il nous manque des religieux visionnaires. Il nous manque des maîtres spirituels, qui ne sont pas simplement des gens qui défendent leur pré-carré, mais qui, en fin de compte, ont compris la dimension messianique de l'interreligieux, de l'interculturel. De la même façon que Dieu se révèle à moi, de la même façon le visage de l'autre doit se révéler à moi. Si je ne suis pas sensible à la révélation du visage de l'autre, et du visage de l'autre différent, je n'ai peut-être rien compris à ma spiritualité.